

Georges Rodenbach.

L.A.S., Lundi [1888, à J.H. Rosny] ; 4 pages in-8.

Il a passé dimanche à écouter la musique de son livre Les Corneilles :

« Une vraie musique, d'un vrai poème, comme vous l'appellez vous-même, certes un conte blanc, mais moins d'idylle que de fatalité appesantie, cruel comme du linge taché de sang. Et quelle langue à imprévu et à surprises, avec des mots chimiquement et électriquement allumés – un style donnant la sensation d'une gare lointaine, le soir, pleine de fanaux verts et de globes rouges, comme remplis de fiel ou de sang qui brûlerait. Vos fréquents et neufs diminutifs me charment aussi, si abondants déjà dans le flamand et l'allemand que seul le français a peu pratiqués jusqu'ici »...

Il admire aussi le personnage de Jacques, « qui est vous, n'est-ce pas ? – qui est moi, qui est nous tous, qui symbolise le douloureux artiste moderne, jouant du violon et des "filigranes" de musique à son frère dont le séparent toutes les choses mauvaises et inéluctables de la vie, jusqu'à ce qu'il tombe, lui aussi, pâle de la grande pâleur, dans la grande Nature qui seule fut pour lui maternelle »...

Il lui envoie son dernier livre de vers, Du silence...